

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

DE MONTREAL.

PARAISANT LE 1er ET LE 3me JEUDI DE CHAQUE MOIS.

LE PROCHAIN NUMÉRO DE L'ÉCHO PARAITRA LE 5 JANVIER 1861.

Volume II.

Montréal, (Bas-Canada,) 20 Décembre 1860.

No. 24.

SOMMAIRE.—Chronique de la quinzaine.—Lecture de M. Rameau sur le Patriotisme.—Adieu au Collège de Ste. Anne de la Pocatière et éloge de M. Ohs. Frs. Prunhaud, fondateur de ce Collège, par M. Adolphe Bacon.—Guérison d'Adolphe Buteau.—Table générale.

Chronique de la Quinzaine.

SOMMAIRE.—Séance du Cabinet de Lecture;—M. G. S. Cherrier, C. R.;—M. Wilf. Tessier;—M. D. Girouard;—L'hon. L. S. Morin.—Nouvelles d'Italie.—Décès du Révérend Messire Larré, Prêtre de St. Sulpice.

Le Cabinet de Lecture a eu, le 13 décembre, une séance solennelle en l'honneur du St. Père et des martyrs de Castelfidardo. Elle a répondu à l'importance des événements et des héros qu'elle avait à glorifier.

Une nombreuse assistance remplissait la salle de lecture. A 7½ heures, M. Cherrier a pris la parole pour exposer le motif de cette réunion et introduire les orateurs. En quelques paroles justes et bien inspirées, il a rendu hommage au Souverain Pontife et à ses illustres défenseurs.

La postérité, a-t-il dit en terminant, ne séparera pas des gloires qui ont si noblement concouru à une œuvre si grande. On aura toujours à célébrer l'immortel Pie IX comme l'un des défenseurs les plus glorieux des droits de l'Eglise et de ceux de la civilisation, et en même temps, à côté de lui, on honorera ceux qui l'ont secondé, ceux qui ont coopéré à ses efforts généreux, le général de Lamoricière et les héros des derniers événements de l'Italie.

Après cette introduction, M. Wilf. Tessier, Président du Cercle Littéraire, a pris la parole, et a tracé la biographie du général de Lamoricière. Il l'a montré dès son début, dès sa jeunesse, arrivant par son mérite et les plus belles qualités à une position des plus brillantes. Ensuite, il l'a suivi dans ses premiers exploits en Algérie, il l'a fait voir prenant sa part de tous les grands événements de la guerre d'Afrique.

La prise d'Alger, la formation des bureaux arabes, la première organisation du corps des Zouaves et la prise de Constantine; plus tard la bataille décisive d'Isly, enfin la soumission des tribus indigènes, l'ané-

antissement de la puissance d'Abdel-Kader et la prise de l'Emir, ont été habilement exposés par le narrateur.

Vers 1848, le général de Lamoricière rentre en France, portant un renom qui le faisait distinguer parmi ces grands hommes de guerre, formés par la guerre d'Afrique. Il se trouve aux débuts si orageux de la République, et il apparaît, à la fois, comme un guerrier plein de courage et de fermeté dans les plus grands dangers; un conseiller rempli de sagesse dans les difficultés; orateur plein d'éloquence à la tribune; soldat intrépide dans les rues de Paris, au milieu des fusillades et des soulèvements de l'émeute.

Dans toute cette succession d'actions d'éclat et de dangers, M. Tessier a montré son héros de manière à le faire admirer et applaudir. Le Souverain Pontife, se trouvant dans les circonstances les plus pénibles, menacé d'être abandonné par ceux qui avaient promis de protéger son pouvoir, mis au défi de pouvoir se défendre lui-même, et, sans s'appuyer sur des puissances étrangères, résolut de former une armée qui, sans avoir un rôle agressif, serait propre à maintenir la tranquillité et l'ordre dans ses Etats, travaillés par l'esprit révolutionnaire. Sa pensée fut de choisir pour chef l'un des meilleurs guerriers du temps, et des plus recommandables par son habileté comme par la noblesse de son caractère.

Lamoricière, requis d'entreprendre une tâche si délicate, en vit toute la grandeur et toutes les difficultés, rien ne lui fut caché, il ne se laissa pas entraîner par un zèle inconsidéré; comme quelques-uns ont voulu le faire penser, mais il vit le Père commun des fidèles en danger, et rien ne put le faire hésiter.

On sait le reste.

Nous avons à louer M. l'Orateur de la narration rapide et attachante qu'il nous a donnée. Ses faits étaient bien choisis, présentés parfaitement suivant leur importance relative, et malgré leur variété et leur diversité, bien conduits de manière à faire ressortir les qualités brillantes et si honorables qui se trouvent dans son héros.

L'étendue de la salle et le nombre immense des auditeurs ont offert peut-être des difficultés à vaincre à la force et à la puissance de la voix de M. W. Tessier, voix pénétrée et sentie, mais qui est délicate ; cependant, son travail a pu être apprécié, et nous ne doutons pas qu'à une nouvelle épreuve, l'ingénieur et habile narrateur, ne se rende complètement maître des difficultés que présentent toujours au premier abord une grande salle et un vaste auditoire.

Après cette biographie intéressante, nous avons entendu un exposé complet et émouvant des derniers événements d'Italie.

M. D. Girouard, connu par des travaux sérieux et infatigables, nous a résumé dans un style ferme et digne, les émotions des jours qui viennent de s'écouler. Il nous a présenté d'abord la situation que la révolution avait faite au Souverain Pontife. Ensuite il nous a montré l'accueil qu'avait reçu l'appel du Pape aux cœurs des catholiques. Et enfin dans une dernière partie, il nous a décrit la lutte des martyrs du devoir et du dévouement.

Tout ce travail est écrit d'une manière large et solide, mêlé de réflexions sensées et émouvantes ; enfin, la conclusion en est élevée, pleine de foi et de confiance et telle qu'on doit l'attendre d'un esprit convaincu et fermement appuyé sur les promesses inébranlables de la Providence divine.

Le travail de M. Girouard a rencontré l'accueil qu'il méritait, attention et intérêt soutenus depuis le commencement jusqu'à la fin, et enfin, applaudissements répétés.

Ensuite nous avons entendu l'honorable Solliciteur Général, M. L. S. Morin : les journaux ont déjà fait connaître le mérite éminent de son discours, nous n'avons rien à ajouter à ce qui a été dit, mais nous pouvons en proclamer toute la justesse : il s'est montré Orateur de premier ordre, avec toutes les ressources, les charmes, les puissances de l'art oratoire, et en même temps, il a fait paraître une âme profondément convaincue, toute pleine de dévouement à la cause de l'Eglise et de confiance dans ses destinées impérissables.

Après avoir discuté avec force les principales difficultés que l'on fait contre le pouvoir temporel, et cela de la manière la plus forte, la plus entraînante, la plus ingénieuse, prenant ses motifs et ses arrangements dans les vérités mêmes les plus incontestablement admises et pratiquées de nos jours, il s'est élevé, on peut le dire, au plus haut degré de la puissance, lorsqu'il a repoussé ces prédictions sinistres que quelques esprits aveugles émettent contre la Papauté.

Là il a eu des accents terribles et foudroyants contre les ennemis de l'Eglise, sa parole semblait comme un châtiment anticipé sur le funeste sort qu'ils se réservent. Nous ne pouvons bien en donner l'idée, cependant, voici quelques paroles que nous avons retenues et qui pourront indiquer ce mouvement si elle

ne peuvent en retrouver entièrement la force et l'énergie.

« On dit dans le monde, on répète : la Papauté est atteinte profondément par un tel coup, elle est tuée, au moins elle est mourante, elle n'y survivra pas longtemps, ses ennemis l'ont enfin blessée au cœur ; que peut-elle devenir désormais, si ce n'est d'apparaître encore quelques jours, et puis ce sera fait d'elle.

Voilà ce que font entendre des voix ennemies, prévenues ou irréflechies ; mais, non, Messieurs, il n'en peut être rien, la Papauté n'a rien à craindre, la Papauté n'est pas mourante, car de même qu'elle ne vit pas de ce qui fait vivre les autres institutions, elle ne peut périr de ce qui serait pour celles-ci le coup de la mort.

Son maître et son fondateur ne lui a pas promis le repos, il est vrai, mais il lui a promis la durée. Le repos ne lui a pas été promis, elle ne l'a pas eu, vous le savez bien, et l'histoire en fait foi, mais la durée elle l'a, et l'histoire en fait foi également. (Applaudissements).

Parcourez les siècles, voilà 1000 ans qu'elle existe, et elle a vu mourir toutes les souverainetés qui existaient à sa naissance ; depuis elle en a vu se former bien d'autres qui ont péri également, et celles qui subsistent maintenant ne peuvent se promettre de lui survivre, mais seulement d'accompagner quelques périodes de cette durée continue et immortelle qui lui est assurée. Tous les esprits réfléchis ont cette conviction, et quand ils répètent et qu'ils proclament qu'elle va finir, ils n'en croient rien, même au moment où ils le crient le plus fort, et la preuve c'est qu'ils ne s'apprentent jamais à lui succéder, mais seulement ils préparent de nouvelles armes pour combattre un ennemi qu'ils savent bien rencontrer encore. (Applaudissements).

Ah ! vous dites que la Papauté est tuée, continua l'orateur avec le ton de l'ironie la plus écrasante, au moins qu'elle est mourante ; vous le dites, vous le répétez partout, vous le criez bien haut en vainqueurs et en triomphateurs, mais alors avancez donc maintenant pour saisir les dépouilles si vous êtes sincères et si vous le croyez. (Mouvements).

Approchez donc maintenant ennemis de l'Eglise, ses adversaires, ses contradicteurs, venez donc hérétiques, sectaires, inventeurs de religions nouvelles, réformateurs de religions usées, propagateurs de doctrines insensées, prédicateurs de morale empoisonnée, inventeurs de dogmes progressistes et humanitaires ; venez donc, approchez donc, votre ennemie est mourante, vous n'avez plus qu'à lui succéder, qu'à saisir la couronne et le sceptre qui lui échappent.

Mais venez donc ; tout vous favorise, le pouvoir du Pontife est conquis, la licence règne dans ses Etats, ses populations sont au comble de la démoralisation, des institutions libérales vous ouvrent les portes, un

roi voué à la révolution vous facilitera l'entrée et vous protégera.

Venez donc tous, prophètes de malheurs, pontifes de l'avenir, docteurs du progrès, champions de la civilisation, elle est morte cette puissance dont vous avez proclamé la chute, elle laisse un immense héritage dont chaque lambeau suffira pour vous enrichir, vous avez assez répété qu'elle ne pourrait subsister!

Mais quoi, vous reculez, vous n'osez avancer, vous n'accourez pas de tous les coins du globe, pour envahir ce territoire ouvert à tous, et occuper ce trône dépossédé!

Mais quoi, vous ne faites aucun préparatif d'entrée en succession; bien plus, vous ne semblez occupés qu'à préparer de nouvelles armes pour combattre un ennemi *fort et redoutable*. Ah! je le savais bien, vous vous déclarez vous-même, vous montrez bien ce que vous pensez, et que, lorsque vous prédisiez sa fin et que vous proclamiez sa chute, vous saviez bien que vous aviez devant vous une force et une puissance indestructibles! (Applaudissements universels et prolongés).

L'orateur a continué en disant que tous les succès de Victor-Emmanuel, les circonstances favorables qui accompagnent sa prise de possession, ce titre de Roi d'Italie qui lui a été donné par Garibaldi, n'ont aucune valeur pour le *chrétien*, comme pour le *penseur*.

Un homme bien autrement grand et puissant que Garibaldi, a pris un jour son fils et lui a donné le titre de Roi de Rome. Il était maître de l'Italie, de la France, de la moitié de l'Europe, et cependant qu'est-il advenu? Lui, est allé mourir sur un rocher, à deux mille lieues de là, et son fils, le roi de Rome, parti pour une terre d'exil, s'en est allé mourir sous un ciel inclément.

Cette séance était éminemment propre à donner une bonne impression et à combattre les préventions fâcheuses que le succès temporaire du mal peut faire naître dans certains esprits. Honneur à tous ceux qui ont paru en cette circonstance et qui ont eu le courage de glorifier la vérité dans ses épreuves sur la terre!

Le roi de Naples tient toujours, il est au milieu de Gaète, avec ses jeunes frères et ses jeunes sœurs, les plus âgés ont de 15 à 18 ans, les plus jeunes 5 ans, 6 ans, etc. Il a foi dans son droit, et se fie dans la Providence; ces jours-ci, on racontait dans les journaux qu'il avait visité les travaux de défense nouvellement exécutés, et cela en compagnie de sa jeune femme, calme et résignée comme lui.

Il ne possède pas seulement Gaète, il a de plus la forteresse de Messine qui tient résolument. Cinq provinces se sont soulevées contre le gouvernement usurpateur; on va essayer à coups de fusils de leur faire comprendre, que le vote universel doit toujours être pratiqué dans le sens révolutionnaire, et que dans le sens contraire il n'a aucune valeur suivant le *droit nouveau*, mais ces provinces récalcitrantes sont si

entêtées, à ce qu'il paraît, qu'elles sont bien capables de répondre également à coups de fusils, qu'elles ne saisissent pas bien cette distinction d'un nouveau genre.

D'un autre côté, les généraux, soldats et officiers achetés si bon marché par les émissaires du Piémont et de Garibaldi, ne semblent pas d'une fidélité durable, on en aura par son argent.

On est occupé à réhabiliter les noms les plus malmenés dans l'histoire, on a réhabilité Machiavel qui est évidemment le précurseur de la politique des Robert Macaire du jour; on réhabilite Henri VIII dans certains écrits excitateurs au schisme et au divorce, on va bientôt passer à Caïn et à Judas.

Malheureusement, le Comte de Syracuse, traître à son Souverain et à sa famille, n'a pas eu la consolation de lire ces apologues de l'infamie et de la bassesse, il est mort tout d'un coup, ces jours derniers, frappé d'apoplexie foudroyante.

La vérité reprendra ses droits, les nuages se dissiperont, la lumière se fera dans les esprits, revenus d'un premier moment de surprise, Les événements actuels seront alors jugés comme ils le méritent, et tous ceux qui ne reculent pas devant le mal pour arriver à un prétendu bien, seront appréciés par cette justice de la postérité qui ne faiblit pas devant les réformateurs des époques antérieures.

Dieu peut tirer le bien des plus grandes crises, mais il laisse la honte à ceux qui ont eu le malheur de s'y compromettre. La persécution des Empereurs Romains contre l'Eglise a eu les résultats les plus féconds et les plus glorieux pour elle; les persécuteurs n'en sont pas moins des monstres devant la postérité.

La Révolution Française a renversé quelques abus et amené quelque bien, quoique beaucoup moins qu'on ne le pense généralement, les chefs de la Révolution sont dignes du dernier mépris et de la plus profonde horreur.

Qu'en sera-t-il des nouveaux réformateurs? Ils seront traités selon leurs œuvres et la perversité de leurs entreprises.

Nous terminons cette chronique en enregistrant encore un décès qui afflige profondément les fidèles et les amis de l'Eglise en cette ville.

M. Romain Larré, prêtre de St. Sulpice, chapelain de l'Eglise Notre-Dame-de-Toutes-Grâces, est décédé après quatre jours de maladie, dans la force de l'âge, et dans l'activité du plus laborieux ministère.

Il desservait les fidèles des environs de la ville, et il répondait à tous les besoins et à toutes les sympathies de cette population si importante, si exemplaire si digne de respect et de considération.

Il était le père de toutes ces familles anciennes et honorables établies dans les Côteaux, qui ont conservé si admirablement les vertus et le caractère religieux des premiers âges de la colonie de Montréal.

Arrivé en ce pays en 1828, à l'âge de 25 ans, nouvellement ordonné en France, M. Laré acquit des

droits à la reconnaissance des principales familles de Montréal, en remplissant au collège de cette ville des fonctions importantes avec un zèle et un dévouement qui l'ont accompagné pendant toute sa carrière sacerdotale.

Après six années de professorat, il fut chargé pendant 14 ans de la direction de la Communauté des Sœurs Grises qui lui ont conservé le meilleur souvenir. Il passa ensuite à la direction des Frères des Ecoles Chrétiennes qui l'ont toujours regardé comme un bon père, plein d'intelligence pour les besoins de cette jeune population qui leur est confiée. Enfin, en 1853, il fut appelé à desservir la nouvelle Eglise de Notre-Dame-de-Toutes-Grâces.

Bon et dévoué pour tous, il était un modèle de piété et de régularité ecclésiastiques. C'était un saint prêtre dans toute l'acception du mot.

Il y avait en lui la surabondance de ce sel plein de vertu qui doit être déposé profondément et invisiblement dans le sein de l'Eglise pour y remplir une fonction aussi grande et aussi importante qu'elle est cachée et incompréhensible aux partisans du siècle.

Quoique rapide, sa maladie lui a laissé la connaissance, et c'est dans des sentiments pleins d'espérance et de résignation qu'il a fermé les yeux à la lumière du temps présent, pour les rouvrir à la lumière éternelle !

Les dignes familles des Côteaux savent combien il était bon, dévoué, tendre et charitable ; le clergé qui l'a connu a pu juger combien il était fidèle à tous ses devoirs, quels qu'ils fussent ; il mérite donc d'entendre retentir cette parole dite d'avance pour lui et ceux qui lui ressemblent :

Serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui.

Lecture de Mr. Rameau,

SUR LE PATRIOTISME.

Messieurs,

Ce serait tomber dans une étrange erreur que de s'arrêter toujours avec complaisance sur ce que l'on a accompli. Si nous nous proposons constamment à nous-mêmes les faits acquis comme un thème d'inépuisables satisfactions, notre vertu passée deviendrait un dangereux piège pour notre avancement présent et un gage de notre impuissance future. Aussi est-ce avec une profonde philosophie que la Religion nous recommande de rapporter à Dieu le peu que nous faisons de bien, afin qu'il n'en reste pour nous que l'aiguillon de faire mieux encore à l'avenir. Quand nous jetons les yeux sur le passé, que ce soit donc pour y chercher les progrès qui nous restent à atteindre, bien plus que pour nous applaudir de ceux que nous avons réalisés. C'est ainsi que cette étude devient pour nous un enseignement salutaire, et non pas seulement une satisfaction puérile et stérile. C'est pourquoi, après vous avoir parlé de ce que vous avez accompli et de votre mission, je vous demanderai la

permission de vous entretenir aujourd'hui de ce que vous pouvez vous proposer de faire.

Non pas précisément qu'il s'agisse de conseils, ni même d'indications positives sur quelque ligne de conduite que vous puissiez suivre, je n'ai point une assez longue expérience des hommes et des choses de ce pays pour pouvoir prétendre au rôle de donneur d'avis. Mais ce défaut d'habitude même qui diminue nécessairement l'autorité de ma parole, donne par contre-partie un singulier prix aux observations que j'ai pu faire, par la diversité même des points de vue où nous nous sommes trouvés réciproquement placés. On a remarqué en effet que pas un avis n'était plus utile à consulter que les reproches d'un ennemi ; et pourquoi ? parce que celui-ci voit naturellement l'envers du bien que nous voyons toujours si facilement en nous. C'est une raison du même ordre qui a donné en tout temps une importance particulière aux réflexions des étrangers, parce que ne vivant point dans le même milieu de coutumes et d'idées, ils peuvent souvent faire ressortir aux yeux les plus habitués certains aspects des choses et de leur situation qui sont naturellement nouveaux pour eux.

Voici à quel point de vue nous devons envisager l'utilité de cette conversation que nous allons tenir ici, vous, avec l'expérience plus grande que vous avez de la contrée, et avec le sentiment toujours si fidèle du patriotisme ; et quant à moi, apportant cette divergence de points de vue qu'un plus grand éloignement m'a permis d'obtenir et qui peuvent être féconds, lors même qu'ils auraient besoin d'être éclairés et rectifiés par la connaissance plus parfaite que vous possédez du sujet.

Il s'agit donc de savoir comment le *Patriotisme* de chacun pourra être le plus utile à la conservation et à l'extension de ce que votre nationalité a déjà acquise. Je dis *extension*, et à dessein, car j'espère qu'il ne sera jamais perdu de vue en ce pays que vous êtes, non pas la mouche conservée dans l'ambre, mais l'abeille laborieuse qui conserve et enrichit sa ruche, il est vrai ; mais qui chaque année en outre enfante de nombreux essaims ; ces essaims fondent des ruches nouvelles puissantes et fécondes, qui multiplient à leur tour ; essor merveilleux que la puissance de l'homme dirige et limite, mais dont on ne saurait marquer la borne, quand il s'agit du développement de l'homme lui-même, dans la plénitude de son intelligence, de sa moralité et de son courage. L'espace et la victoire appartiennent alors au plus énergique et au plus digne, j'espère que vous ne vous les laisserez point enlever ; car n'oubliez jamais que le meilleur moyen de se conserver, c'est de marcher en avant.

Ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous l'exposer, la forme particulière du progrès de ce pays et sa force spéciale, c'est l'expansion naturelle de sa race. La préoccupation capitale de tout bon patriote, le moyen d'action le plus énergique pour accroître la puissance

du Canada, c'est donc la bonne distribution de son monde et de son propre sol, méthodiquement juxtaposés l'un à l'autre. Or, depuis un grand nombre d'années on entend de toute part s'élever les vœux les plus ardents pour la bonne colonisation du pays, et en même temps les plaintes les plus vives sur les déperditions qu'éprouve sa population et sur l'insuffisance des moyens employés pour y remédier. En effet il est malheureusement visible que d'une part vous possédez de vastes terrains qui restent vacants, ou qui pis est, sont chaque année occupés par des étrangers, tandis que d'autre part un grand nombre de Canadiens se dispersent de tous côtés, double perte pour le pays.

Est-ce donc à dire que dans ce mouvement national qui vous agite, il ne se remue rien que de vaines paroles ? Non, Messieurs, il a été fait beaucoup, les paroles se sont presque partout transformées en actes, et s'il semble que l'on ait plus parlé qu'agi, c'est qu'une des nécessités de la faiblesse humaine est qu'il faille parler beaucoup pour agir un peu. Bien loin que l'on soit resté inactif, je suis presque convaincu que la masse des efforts accomplis, soit par le Gouvernement, soit par les particuliers, a été telle qu'elle était assez considérable pour arrêter le mal. J'avais eu un instant l'idée de vous présenter le tableau de tout ce qui a été effectué en ce sens : *Société de Colonisation, Construction de Chemins, Allocation du Budget pour favoriser les nouveaux établissements et l'Agriculture, Enquêtes et croisades contre l'Émigration, Fondation d'Écoles et de Collèges, Fermes-modèles et Écoles de Culture, Association de secours pour la colonisation ; Actions collectives ou privées des Écclésiastiques dans le même but ; etc., etc.* Mais j'ai dû couper court à ce projet en voyant devant moi une telle masse de matériaux, qu'ils eussent aisément fourni seuls le sujet d'une lecture très intéressante, car la plupart de ces entreprises ont donné des résultats beaucoup plus sérieux qu'on ne le sait généralement. Pourquoi donc ce mouvement généreux n'a-t-il abouti qu'à des effets peu connus, fractionnés et assez insuffisants pour laisser chaque année s'opérer encore tant de déperdition des forces du pays dans son sol et dans ses habitants ? La cause de cet état fâcheux, c'est que ces efforts auxquels il n'a manqué ni le bon vouloir, ni l'activité, ni les ressources, ont manqué d'ensemble et d'organisation. Il est inutile, je pense, de vous démontrer ici ce thème universel, savoir, que les forces sagement combinées et ordonnées produisent dix fois plus d'effets utiles, que divisées et abandonnées au hasard. Mais ce qu'il est important d'examiner, c'est de savoir comment on pourrait obtenir cet ordre, cet ensemble d'action.

Il est des peuples qui les doivent à une puissante unité gouvernementale et administrative, cela peut-il exister chez vous ? Je ne le pense pas, Messieurs, et ce serait un grand tort que de prodiguer sur ce sujet à votre Gouvernement des reproches indiscrets ;

cela, en effet, n'est aucunement son affaire par deux grandes raisons ; l'une, c'est que dans votre société le rôle du gouvernement est moindre que dans beaucoup d'autres, et qu'en ôtant beaucoup à l'action publique, on y laisse beaucoup plus à l'action privée. La seconde, c'est que lors même qu'il serait dans sa mission de faire plus que ce qui existe, il ne pourrait remplir le but spécial dont nous nous entretenons ici. C'est en effet un gouvernement mixte, chargé d'administrer des populations de race et de religion diverses, il ne peut donc que gérer les intérêts communs à tous, sans faire l'œuvre particulière d'aucun. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Ce n'est pas mon affaire de le juger ! Mais c'est un fait constant, et dans cet état de chose, on ne saurait espérer que les meilleurs et les plus patriotes des Canadiens pussent mettre l'administration publique à la tête d'un mouvement d'ensemble et d'organisation destiné à l'expansion Franco-Canadienne.

Vous ne pouvez donc pas compter sur le gouvernement pour établir parmi vous cette organisation d'ensemble dont vous avez besoin, mais ce n'est point une raison pour se décourager ; et en effet, rendons-nous compte de la situation ; quand on réclame à cette fin l'action de l'État, que demande-t-on en réalité ? On demande qu'un certain ordre soit établi dans la coopération de tous, dirigée vers un but déterminé ; or, il y a deux routes pour parvenir à ce résultat, l'une matérielle, c'est celle de l'opération administrative toujours plus ou moins empreinte de coaction plus facile, mais moins féconde ; l'autre, plus laborieuse à parcourir, mais plus efficace en ce qu'une nation est ainsi forcée par les circonstances de se faire plus forte qu'une autre par l'intelligence et par l'énergie que chacun est obligé de trouver en soi-même.

C'est en effet sur le concours volontaire et intelligent des bons citoyens et sur l'exemple fructueux qu'ils donneront d'une action unitaire et dévouée, dégagée de toute occupation privée et de toute attache sectionnelle ; c'est sur ce concours que vous devez compter, pour propager autour de vous l'heureuse contagion de l'esprit d'ordre et d'organisation qui peut seul faire porter tout leur fruit utile, et toute leur puissance aux efforts considérables qui ont eu et qui auront pour but l'expansion de la nationalité canadienne.

On a donc à la fois tort et raison quand on réclame si fort et à tout propos l'intervention du gouvernement ; on a tort en ce qu'on lui demande ce qu'il ne peut donner, c'est à vous de vous organiser vous-mêmes ; on a raison quand on manifeste par là le désir et le vrai besoin d'une énergique et vaste ordination de l'action générale. Vous obéissez en cela instinctivement à une loi de notre nature, parce que ce défaut d'ensemble et de règle est pour notre race Française un plus grand malheur que pour toute autre, vu

que plus que toute autre elle trouve dans l'ordre et dans l'unité, de la force et de la puissance.

Je crois sur ce point pouvoir réclamer quelque créance de votre part ; car je suis arrivé en ce pays avec une telle répulsion, je dirai plus, un tel dégoût pour les excès que l'organisation administrative et une centralisation abusive ont atteint dans notre mère-patrie, que j'étais presque disposé à nier la vertu du principe lui-même, au profit du système contraire, même dans ses erreurs. Or, l'étude plus intime du mouvement des populations étrangères, et l'observation des populations françaises juxtaposées à elles, ont considérablement modifié mes idées à ce sujet, non point que j'en sois venu à admirer tout ce qui se passe en France ; les meilleures choses doivent avoir des bornes, et devenues excessives elles tournent à mal ! Nous pourrions certainement jouir des bienfaits légitimes d'une organisation salubre, tout en acceptant un régime plus libéral et une plus large intervention du citoyen honnête dans les affaires du pays. Mais je me suis convaincu par l'expérience des faits et des résultats comparés que l'organisation des forces sociales a plus d'importance utile que je n'étais enclin à lui en accorder d'abord, et que son influence est particulièrement considérable sur la race française, j'ai donc plus de titres qu'un autre à être écouté sur ce point, au sujet duquel vos me permettez d'insister quelques instants.

Chaque nature d'homme et de peuple a ses aptitudes et ses exigences particulières, il serait absurde de proclamer des principes politiques immuables et tellement absolus qu'ils ne fussent point variables au moins dans les degrés de leur application, selon le caractère des nations qui les emploient. Or, le caractère essentiel des Français, c'est le besoin de méthode et d'un règlement raisonnable dans son action, et quelques soient les principes du gouvernement qu'il adopte, il est nécessaire que leur application s'opère en vue de cette exigence de sa nature.

Il est remarquable en effet combien nous nous laissons aller plus qu'aucun autre peuple, à une dispersion inouïe d'idées et de forces, lorsqu'aucun entraînement général, moral ou matériel, ne détermine point parmi nous une coordination, une subordination quelconque. Les déclamations, les discussions souvent oiseuses, nous étourdissent, nous désunissent, et chacun se ruant de son côté avec passion, nous neutralisons par cette divergence de nos forces la puissance de nos plus généreux efforts ; nous sommes si épris de la justice que nous tombons souvent de l'amour de l'égalité dans le vice de la jalousie ; ce vice trop familier à la race Française, transforme notre babillage gaulois si charmant, en un commérage insupportable, poison subtil de nos existences privées, et dissolvant de notre vie publique ; il n'est pas jusqu'à cette aptitude spéciale et supérieure que nous avons pour la conception et l'amour des idées abstraites et générales qui ne nous

devienne funestes par l'extrême passion où chacun s'enfièvre pour certaines opinions déterminées ; aveuglés par cette passion, nous devenons incapables de modérer l'excès où se précipitent nécessairement les sentiments humains lorsqu'ils sont outrés ; nous devenons incapables de juger sainement les idées et le caractère de ceux qui diffèrent de nos convictions, et par là devient impossible cette déférence, cette indulgence, disons le mot, cette *charité* que l'homme doit à l'homme, même le plus aveuglé, et qui seule rend possible la cohésion d'une société et son véritable progrès.

Telles sont les causes qui rendent si nécessaires parmi nous l'influence d'une force extérieure, morale ou matérielle, de laquelle puisse dériver une organisation qui neutralise le fâcheux effet de cette grande proportion à la divergence d'idées et d'actions qu'on retrouve partout au fond du caractère Français. La vérité de ces observations devient bien plus sensible par la comparaison de ce qui se passe chez nos voisins les Anglais, dont les défauts autant que les qualités mêmes concourent à rendre moins nécessaire cette organisation qui nous est si utile. Beaucoup moins expansif et concentrant bien plus leur attention sur certains intérêts personnels et pratiques, ils sont moins enclins à cette surveillance, à cette critique réciproque de la conduite privée qui est si fréquente parmi nous ; la moindre étendue d'un esprit plus difficilement généralisateur, leur permet peu de s'égarer dans le monde des théories, et ainsi il est bien plus facile qu'ils forment un tout sur les intérêts généraux, sans avoir d'organisation préalable ; ils donnent donc plus de force, quoiqu'en agissant sans ordre, non pas que leur puissance de faire soit plus grande, mais parce qu'il y a moins de déperdition de force dans leur action.

Or, parmi les conséquences de l'infirmité de la nature humaine qu'il faut nécessairement subir, chacun s'accommode de celles qui lui sont le moins préjudiciables : si imparfaits que nous sommes, il nous faut toujours faire un sacrifice par quelque point ; ceux-ci souffrent moins de supporter un peu de désordre ; pour ceux-là il est préférable d'accepter un peu de renonciation de leur action personnelle. Quant à nous, nous portons, dans notre sang et dans notre intelligence même, l'instinct de ce besoin profond d'organisation qui est une des exigences de notre esprit, ardent, prime sautier, amateur de l'égalité, prompt à se passionner pour les idées générales. Aussi, tous les partis en France ont constamment combiné l'application de leurs principes de manière à satisfaire cette nécessité. On diffère sur ce que doit être l'Etat, mais tout le monde veut que l'Etat soit fort.

J'ai eu la chance, bonne ou mauvaise, d'assister à quelques-unes des révolutions survenues en France ; j'ai vu dans la plénitude de son effervescence, ce peuple si formidable dans sa colère, que ses émeutes

sont des batailles qui émeuvent le monde autant que le choc des armées. Or, une chose étonne singulièrement dans ces explosions populaires, où il semble que l'ordre soit le dernier souci qui doive inquiéter ces furieux déchainés ; une chose étonne, dis-je, c'est que le premier besoin qu'ils éprouvent est celui d'une discipline et d'un commandement dans leur révolte ; qui va nous diriger et nous mettre en ordre ? C'est toujours là la première pensée et le premier cri de toute bande d'insurgés en France, et ce besoin chez eux est si impérieux, qu'il suffit souvent de la moindre circonstance pour déterminer leur choix ; une décoration, un uniforme, ils n'en demandent pas davantage, et une fois le choix fait l'obéissance est rigoureuse, car dans ces circonstances violentes, l'autorité est absolue, elle a le droit de vie ou de mort.— La grande facilité avec laquelle la dictature d'un seul a succédé à quelques-uns de nos grands mouvements politiques, vient en grande partie de ce même résultat.—Les idées mêmes que l'on appelle révolutionnaires tendent trop souvent à attribuer à l'Etat, avec un abus pernécieux, une puissance réglementaire excessive, bien plutôt qu'à chercher l'énerverment des forces sociales. C'est toujours l'organisation et l'unité que l'esprit Français réclame, et même quelquefois une organisation si extrême, qu'elle tendrait visiblement à briser les légitimes ressorts de l'individualité humaine.

Ce n'est point sans raison que nous éprouvons instinctivement ce grand besoin d'ordre et de réglementation, car, en vérité, autant nous perdons de terrain dans les divergences de nos discordes, autant nous montrons de supérieure puissance lorsque nous agissons avec ensemble et méthode. C'est, sans aucun doute, à cette cause qu'il faut attribuer, en grande partie, le rôle éminent que la France joue dans les événements de ce monde. Beaucoup de pays, en effet, possèdent plus de ressources ; quelques-uns sont plus peuplés, mais par une très-bonne administration de ses forces, la France parvient généralement, avec une moindre somme de moyens, à faire plus que les autres. Notre population est plutôt pauvre que riche, la moyenne des fortunes y est très-médiocre ; cependant, à force de réserve, d'économie, de vie laborieuse et rude, toutes ces petites fortunes peuvent encore prélever sur elles-mêmes un contingent assez fort pour former, par leur cotisation, un des leviers financiers les plus puissants de l'Europe.

Mais si considérable que soit ce budget, ce qu'il produit est plus remarquable encore, il solde tout : *Chemins, Canaux, Ponts, Justice, Police, Poste, Instruction-Publique, Musées, Beaux-Arts* ; il entretient un développement de travaux publics gigantesque, et sans égal dans l'univers. A force de sacrifices faits par l'Etat, nous avons relevé notre commerce et notre industrie, détruits sous le premier Empire ; et, avec tout cela, on tient sur pied une armée de terre et de mer assez redoutable pour inquiéter tout le monde

qui s'en plaint, et qui se ruine dans cette concurrence, rien qu'à regarder faire et à maintenir le *statu quo*. Mais le Gouvernement Français, lui, ne se ruine pas, et pendant que chacun se consume en efforts, il ne fait que vivre de sa vie normale ; pourquoi ? C'est que là où il dépense une piastre, les autres sont obligés d'en dépenser deux ou trois, et que nécessairement, là où il ne fait que se fortifier, les autres s'épuisent. D'où lui vient ce grand avantage ? Une guerre récente en a donné le secret jusqu'à l'évidence, il le doit à son organisation plus parfaite et à la meilleure économie de ses ressorts.

C'est encore à la même cause qu'il faut rattacher pour une grande part, ces succès et cette économie militaire dont on fait tant de bruit. Beaucoup d'autres peuples sont aussi habiles et aussi braves, mais aucun autre n'a su, comme nous, combiner avec une fougue incomparable chez l'individu, une discipline savante et rigoureuse dans le corps d'armée. Posséder en soi une énergie ardente, et savoir la contenir dans son action par l'observance d'une règle bien calculée sans que la règle éteigne l'ardeur, et sans que l'ardeur brise la règle ; n'est-ce pas là Messieurs le but le plus élevé que puisse se proposer la puissance et l'habileté de l'homme dans sa progression ?

Tels sont les bénéfices que la Race Française a obtenu en Europe de l'unité d'action et de la concentration de ses forces ; mais revenons maintenant l'observer en ce pays même dans votre histoire et dans votre développement. N'avons-nous pas vu jusqu'à l'évidence que si vous avez réalisé de si étonnants progrès, malgré les difficultés morales et matérielles qui semblaient vous interdire tout essor considérable, c'est que tout abandonnés et désorganisés que vous étiez socialement, vous avez trouvé au sein même de votre société une organisation compacte et préexistante, toute morale il est vrai, mais qui a suppléé par son action sur les intelligences à ce qui pouvait vous manquer dans le règlement matériel des choses. Le dévouement d'une part, la confiance complète de l'autre, vous ont en quelque sorte identifié avec l'unité et la forte hiérarchie que le clergé portait en lui-même, et c'est autour de son organisation que s'est groupée d'elle-même l'organisation sociale de ce pays.

Chez les peuples de l'Orient et d'une certaine nation du Nord, la formation de la société a reposé sur l'idée de la famille, les hommes sortis du même sang restaient agrégés dans la tribu, dans le *clan* ; chez les Romains, l'élément, le germe de toute extension nationale était le *municipe* ; le Moyen-Age constitua la société tantôt sur le *monastère*, tantôt sur le *Château-Féodal* ; les anglais ici ont pris pour base sociale le *Township* ; le Peuple Canadien a pour unité, pour principe constitutif la *Paroisse*. Il est facile encore aujourd'hui de toucher du doigt ce fait essentiel en se portant sur les points où s'opère votre action, aux confins de vos établissements, et ce sera

une des raisons qui vous aideront singulièrement, à rester distincts de la Race Anglaise, et à la dépasser peu à peu devant vous.

Le procédé des deux races, en effet, n'est pas le même, le cadre de la colonisation Anglaise est tracé par des lignes matérielles et muettes, tirées avec une rectitude géométrique, mais inintelligente, en ce qu'elles n'ont aucune connexité avec l'esprit humain. Rien qu'en voyant, sur la carte, ces pays coupés en lignes perpétuellement droites, en parallélogrammes permanents, l'âme se sent mal à l'aise, elle est comme éblouie par cette monotonie contre nature ; un ennui mortel la saisit, et elle y pressent déjà une dégénération quelconque de l'intelligence humaine. Ce sont des figures superbes de dessin, vides de signification, des corps sans âme, et s'il y circule une existence ou une idée, ce n'est jamais que celle des intérêts.

Or, vous arrivez derrière cet arrangement d'arpenteur avec des idées et des habitudes fort arrêtées, fort rationnelles qui ne tiennent généralement et heureusement que peu de compte des proportions ou des Etablissements Anglais ; ces idées, ces habitudes, aussitôt qu'elles ont acquis une prépondérance suffisante, refondent sans respect ces cités de convention et constitue un élément nouveau sous la forme de paroisses. C'est alors une véritable société qui vient de se superposer à l'ancienne, par un envahissement complet, matériel et moral.

Cela est si vrai que tant que cette évolution n'est pas entièrement accomplie, vous n'y existez qu'à l'état faible et précaire. Les Canadiens, si nombreux qu'ils soient dans un canton, tant qu'ils ne sont que les citoyens d'un *Township*, ne présentent ni trace d'ensemble, ni vigueur dans leur expansion, et de temps à autre même, on en voit quelques-uns qui s'altèrent et modifient leur nom, leur langage, et parfois même leur religion. C'est que l'élément national n'existe pas encore, il faut au Français un centre à lui propre, autour duquel il se groupe, et par lequel il vit ; combien de désordre, de forces dispersées et perdues, c'est que l'Eglise et le Curé ne sont pas venus donner à cette agglomération le centre nécessaire ; mais aussitôt qu'ils possèdent un clocher et un prêtre particulier pour eux, on voit aussitôt ces éléments se concentrer, s'organiser et progresser de telle façon que non seulement ce petit groupe Canadien acquiert une solidité indestructible, mais que c'est lui désormais qui s'accroît aux dépens de tout ce qui l'entoure. Ceci est l'histoire de tous les Etablissements Canadiens qui se sont formés à travers les populations étrangères, soit en ce pays même, soit hors de vos frontières.

Votre développement, en effet, par cela même qu'il repose sur une idée et non pas sur des lignes matérielles et fortuites, par cela même qu'il prend pour centre, la communauté des croyances et les affinités morales, au lieu de s'attacher à la communauté

des intérêts et à l'agencement mécanique des lignes, votre développement, dis-je, est aussi supérieur au développement antagoniste, que l'idée est supérieure à la matière. Aussi, cette nouvelle société qui envahit l'ancienne, agit sur elle comme le coin dans une pièce de bois, il la rompt, la disloque autour de lui, parce qu'elle forme un ensemble compact, un corps réel et vivant, dont l'autre n'offre qu'une apparence superficielle. C'est ainsi que s'opère l'expansion Canadienne par l'expansion des paroisses, non sans peine, non sans déperdition même, dans les premiers temps, mais avec une sûreté et une puissance qui ne redoute aucune rivalité.

Or, dans tout ceci, il faut beaucoup tenir compte sans doute de l'effet considérable qui résulte de l'exercice plus régulier de la Religion, et de son action plus directe et plus féconde sur les hommes ; cependant, il y a en outre quelqu'autre raison dont on doit faire état pour l'explication de ces faits, car ces mêmes hommes étaient auparavant aussi attachés aux mêmes croyances, les pratiquaient de même et souvent avaient au milieu d'eux un prêtre résidant ; mais ces soins religieux se partageaient entr'eux et d'autres qui ne parlaient pas leur langage et n'entraient pas dans les affinités de leurs mœurs ; dès lors la concentration intime de leurs forces dispersées, la cohésion définitive de l'élément national ne pouvait se former.

Il est donc évident que la constitution de la Paroisse Canadienne, au milieu des Canadiens, agit à la fois comme action religieuse par la morale qu'elle accroît en chaque individu, et comme action organisatrice. La présence personnelle du Prêtre Canadien et son immixtion journalière et intime au milieu des familles est évidemment une des formes de l'organisation par les liens d'ensemble qui s'établissent aussitôt entre toutes les existences particulières pour en faire un être nouveau et total. Chacun a la conscience de faire partie de cet être moral, on s'y attache, on aime à en considérer la force et le progrès, et tous sont prêts, s'il le faut, à sacrifier quelque chose pour l'aider. Les habitants, ici, ont généralement peu compris la loi des municipalités, ils eussent peut-être beaucoup mieux saisi et accepté un règlement de paroisses ! Quoiqu'il en soit, c'est cette conscience de l'Etre commun bien établie, sous cette forme dans l'esprit de chacun, qui est le germe vital, le caractère essentiel de la formation Canadienne ; puis c'est la masse de ces petits conglomérants ayant conscience d'eux-mêmes qui forme la *Patrie* totale, dont l'ensemble renvoie ensuite à chacun de ses membres cette idée plus généralisée encore et s'élevant du sentiment de la Paroisse, à celui du pays tout entier, comme le cœur qui renvoie dans chaque membre un sang plus généreux et plus chaud.

Si donc une des considérations essentielles à l'humanité est d'être organisée, cette condition est plus nécessaire à la Race Française qu'à aucune autre ;

mais quand elle est ainsi constituée, je ne sache aucun autre peuple contre lequel elle ne puisse mesurer ses progrès avec avantage. A la vérité, vous n'avez pas entre les mains les ressorts puissants et commodes qui pourraient appartenir à un gouvernement, mais enfin, vous jouissez heureusement d'un régime très libéral qui vous permet de faire par vous mêmes ce que l'administration ne pourra pas faire pour vous.

(A continuer.)

Adieu au collège.

ELOGE DE MESSIRE PAINCHAUD, FONDATEUR DU
COLLEGE STE. ANNE.

Nous avons atteint les dernières limites de notre carrière collégiale ; encore quelques instants et elle ne sera plus qu'un son venir ; nous serons rentrés dans la vie sociale. Mais avant de nous séparer de ces lieux qui furent pour nous une patrie dans la patrie commune, permettez-nous de dire un mot sur les sentiments que vous avez su vous-mêmes, Messieurs, nous inspirer par votre bienveillante assiduité à venir chaque année couronner nos faibles succès ; de faire entendre une parole d'adieu à ce collège qui semble s'embellir parce que nous parlons de nous en éloigner ; de remercier les bienfaiteurs de notre âge dont le zèle et les soins, au-dessus de toutes louanges, ont conquis nos plus enthousiastes suffrages ; permettez-nous enfin de consacrer les prémices des connaissances, que nous avons puisées dans cette institution, à faire l'éloge de celui qui en a été le généreux fondateur. Heureux si nos faibles accents pouvaient correspondre à la réputation de celui qui est pour nous l'auteur de tant de bienfaits !

Messieurs, comment reconnaitrons-nous assez votre empressement à venir chaque année nous prodiguer vos louanges et vos applaudissements ? Vous veniez alimenter nos jeunes courages, nous engager à nous livrer généreusement à nos travaux d'enfance, pour que plus tard nous marchassions avec vigueur dans la voie de l'honneur, pour que nous nous rendissions hommes capables de servir loyalement la société, que nous devinssions dignes de continuer les directions heureuses que des intelligences aux vues droites et saines s'efforcent de donner à tous les ressorts qui poussent à la vraie civilisation et au véritable progrès. Ces prix que vous avez toujours su nous distribuer avec un si vif intérêt, sont un de ces moyens féconds en bons résultats que vous ne méprisez point : vous avez compris que nous sentions combien il est doux à un père, à une mère, de voir revenir leur fils couronné.

Tant de sympathie de votre part, Messieurs, nous engageant à parler aujourd'hui, à cœur ouvert, devant vous ; nous avons droit d'espérer que vous n'ignorez pas notre position, nous croyons que nos regrets sont vos regrets, que nos sentiments sont vos sentiments ; nous sommes persuadés que notre reconnaissance ne vous est pas inintelligible, que vous partagez nos émotions.

Le départ va bientôt sonner, et les vacances accordées aux autres n'en seront plus pour nous. Pour la première fois, peut-être, nous comprenons que la vie est un voyage, que tout séjour n'est qu'apparent. Il nous faut dire adieu à ce collège témoin de toutes nos actions pendant de si courtes années. Le collège !... Ah ! que ce mot a de charmes pour tout cœur

bien fait ! "Quand on l'entend résonner, des échos s'éveillent à toutes les profondeurs de l'âme, et redissent ensemble : le collège !"

D'où vient ce charme, insaisissable peut-être pour celui qui n'y a pas vécu ? "Qu'est-ce que nous aimons le plus au fond de la réalité exprimée par ce mot ?" Sont-ce ces jeux charmants qui ont déjà frappé vos regards ? ces parterres somptueux que l'on ne se lasse point d'admirer ? ces frais bocagés, ces sites pittoresques ? Est-ce ce sol longtemps foulé par nos pas pétulants ? Ce ciel ouvert à nos premières observations ? Sans doute, même les conditions physiques de ces lieux que vous avez examinés ont pour nos cœurs des charmes incontestables : charmes des montagnes, charmes des vallées, charmes des fleurs, charmes des ombrages, charmes des verdure, charmes des oiseaux, charmes de la lumière ; toutes ces choses s'unissent et se confondent dans ce mélange de réalités et d'illusions qui compose pour l'amour du collège. Mais il est manifeste qu'au fond de tout cela il y a une chose qui explique toute une réalité plus puissante que les plus charmantes illusions ; cette chose vous l'avez nommée : c'est la vie collégiale ; c'est cette véritable paternité que veulent bien exercer envers leurs élèves ceux qui nous conduisent, c'est cette douce fraternité que nous avons rencontrée lorsqu'il nous a fallu vivre en dehors de la famille.

Vous le voyez donc, s'il nous est pénible de dire adieu à ce collège, que nous avons fréquenté pendant de si délicieuses années ! C'est que les charmes qu'il nous offre, même à la surface, ne sont que le reflet de quelque chose de plus profond qui nous a si bien séduits, qu'il y a une véritable douleur à en abandonner les vestiges. Mais le temps, de son pas rigide, nous presse, il faut nous éloigner. A peine pouvons-nous leur dire : adieu.

Aux adieux adressés à ces lieux chéris, il est éminemment juste que nous joignons un tribut d'hommages pour ceux qui ont su nous les rendre si aimables. *Merci*, voilà le seul mot qui puisse traduire nos émotions.

Merci, M. le Supérieur, vous dont l'amour a laissé partout des traces de vos bienfaits, dont les mérites envers nous sont si grands que nous sommes comme dans l'impuissance d'exprimer les sentiments de nos cœurs reconnaissants ; les plus fortes expressions du langage sont trop faibles pour dire le zèle, la vigilance, les soins infatigables que vous avez déployés pour notre bonheur.

Merci, M. le Directeur, car si l'attrait de tout ce qui nous a entouré jusqu'ici nous apparaît comme devant se fortifier par la distance, ah ! c'est qu'ici nous avons été guidés par vos sages conseils ; vous avez toujours compris que la fleur ne croît et ne s'épanouit que sous la sueur du jardinier qui la cultive et qui l'arrose ; vos soins assidus sont tombés sur nos cœurs comme une pluie du ciel sur un terrain qui sans elle serait bientôt devenu ingrat et stérile.

Et à vous, Messieurs, nos professeurs et maîtres qui nous suiviez pas à pas, nouveaux gardiens délégués d'en haut pour nous soutenir et nous encourager ; à vous aussi, Messieurs, merci. Nous n'oublions jamais que cette espèce d'héritage dont nous avons joui si peu nous montre, en ses points divers, mille preuves de votre affection et de votre sollicitude.

Messieurs, vous entrevoyez combien il nous en coûte de nous éloigner de ce charmant asile que nous avons nommé une patrie dans la patrie. C'est à juste titre que nous pouvons lui appliquer ces paroles qu'un

orateur contemporain a dit de la famille : " C'est la patrie des espérances, c'est la patrie des affections, c'est la patrie du cœur, c'est la patrie elle-même concentrée à ce point vivant où l'homme tient à elle et lui demeure attaché d'un inviolable attachement, d'un impérissable amour."

Pourtant, ce n'est pas tout, il est encore un nom que nous n'avons pas prononcé, un nom qui occupe une grande place dans notre cœur, et qu'aucun Canadien ne doit ignorer à cause des immenses services qu'il a rendus à notre pays, nous voulons parler du Révérend Messire Charles-François Painchaud, curé de Ste. Anne, fondateur de ce collège. Ici nous sentons que notre attention redouble, et qu'il nous faut malgré notre faiblesse tâcher de nous élever à la hauteur de l'admiration que vous portez à ce grand citoyen, ami des sciences et des lettres, illustre par son zèle pour la religion et par son dévouement pour la patrie. Nous n'avons rien à exagérer, rien à feindre, si nous avons bien compris M. Painchaud, nous l'aurons bien loué. Pour nous borner dans cet éloge, nous rassemblerons quelques-uns des rayons épars de sa gloire, et nous suivrons le plan que l'admiration publique semble nous indiquer. Tous ceux en effet qui ont pu connaître cet homme ou qui ont étudié sa vie se sont aperçus bientôt que toutes ses actions réveillent en nous les idées de dévouement et de vertu. Science, Religion, Patrie, voilà où nous le suivrons, c'est là où nous admirerons comment, sans être un génie transcendant, il a pu remplir une mission éminemment utile à son pays.

Les sciences et les lettres, voilà ce qui embellit la vie des hommes; sans ces éléments le progrès ne serait pas, car en dehors des sciences et des lettres, il n'y a que la religion et la religion n'est point soumise aux lois des choses humaines; elle nous a été donnée parfaite, elle remplit la vie et la faible main de l'homme ne saurait y ajouter. Ce sont les sciences servies par les lettres qui améliorent la conduite matérielle des hommes en même temps que la religion les civilise et leur donne la paix du cœur. Là est tout leur rôle. Elles peuvent être les humbles servantes de l'enseignement religieux, elles peuvent donner des preuves sensibles des vertus de foi, rendre plus lumineuses à notre raison certaines démonstrations doctrinales, elles ne donneront jamais *a priori* des vérités inconnues aux hommes; elles expliqueront souvent, jamais elles ne poseront. Mais ce rôle est encore auguste et sublime, car servir la vérité c'est servir Dieu. Or, c'est là ce que M. Painchaud a toujours admirablement compris, et cette généreuse idée devait amener les suites les plus heureuses.

L'époque où il vécut préparait la nôtre; l'élan se donnait vers tous les genres d'études, le goût pour les sciences et les lettres se dessinait de plus, en plus il ne restait qu'à diriger sûrement cet entraînement spontané. M. Painchaud eut la gloire d'être un de ceux qui comprirent le mieux son temps, et il devait montrer que son dévouement était à la hauteur de tous les services exigés par les besoins d'alors. Son goût, d'ailleurs, l'avait déjà porté vers ces études diverses; avant de travailler directement aux progrès intellectuels et scientifiques de sa patrie, il avait donné des preuves d'une aptitude assez remarquable dans différentes spécialités.

Doté d'un esprit observateur, tout ce qu'il apprenait, tout ce qu'il savait devenait pour lui une source de nouvelles recherches, de réflexions intéressantes. Jamais il n'était seul avec lui-même, toujours il trou-

vait quelque chose à examiner et à recueillir. Il savait se rendre compte des choses par ses propres observations et profiter des lumières d'autrui. C'est dans ce genre d'ambition qu'il concentrait toute l'activité et l'énergie que trop souvent d'autres dispersent sur les objets frivoles qui les environnent tour-à-tour. Or, cet attrait qui savait charmer tous ses moments, contribua pour beaucoup à nourrir son projet de fonder un collège pour l'instruction de la jeunesse canadienne. Il entrevit la possibilité de répandre ces connaissances aimables données à l'homme pour le consoler au milieu des afflictions. A la vérité, des difficultés sans nombre menaçaient de se dresser devant lui; n'importe, il aimait trop ses concitoyens pour ne pas tenter de leur procurer un avantage de cette importance. Il ne songeait point aux obstacles, pourvu qu'il parvint au but. Ses vœux devaient être remplis. Le feu de la charité qui l'enflammait semblait devoir tout adoucir.

A ce motif tout matériel, quoique noble, et qui le pressait incessamment, s'en joignait un autre d'un ordre plus élevé parce qu'il touchait aux intérêts spirituels; c'était de faire de cette institution qu'il pré-méditait, une pépinière de prêtres pour le pays. Il connaissait les besoins du Canada sous ce rapport, il savait combien il est douloureux pour les fidèles d'être privés du ministre du Seigneur, et c'était une heureuse idée que de chercher à remédier à ce mal qui allait s'agrandissant. Poussé par ces motifs, s'il prévoyait déjà d'innombrables entraves, avec quelle assurance n'attendait-il pas aussi les consolations qui devaient inonder son âme comme un baume délicieux. La pensée de ces saints prêtres, qui devaient être les fruits de son œuvre, suffisait pour le soutenir. Il comprenait ce qu'est le prêtre dans la société, et en sa qualité d'apôtre de l'Evangile, avec quel bonheur il devait entrevoir, comme conséquence éminemment bienfaisante de ses efforts, que des jeunes gens consentiraient à " abandonner les joies domestiques, toutes les jouissances, tous les biens que les hommes recherchent si avidement, pour se livrer à des travaux obscurs, à des devoirs pénibles..... pour devenir les Providences vivantes de tous les malheureux, les consolateurs des affligés, les défenseurs de quiconque est privé de défense, les réparateurs de tous les désordres et de tous les maux qu'engendrent les passions et les funestes doctrines." Qu'il devait être doux pour un homme qui avait arboré le drapeau de Jésus-Christ, de pouvoir fournir l'occasion à un grand nombre de ses concitoyens de s'enrôler dans la milice sacrée. Qu'il devait se trouver heureux de pouvoir travailler aussi efficacement pour le progrès de la religion. Nous voudrions qu'il nous fut donné de pénétrer au fond de son âme, et d'y lire les émotions dont elle était animée; mais nous sentons que ce sont là des secrets que le ciel seul connaît; il est donné à l'homme d'en être quelquefois comme ravi, mais son faible pinceau ne peut les reproduire.

Extrait de l'Ordre

CHARLES BACON.

(A continuer.)

Lecture Publique.

Vendredi prochain, 28 de ce mois, à 7½ heures P. M., M. F. X. A. Trudel sera une Lecture Publique, dans la Salle du Cabinet Paroissial.

Sujet: — *Les Destinées du Peuple Canadien.*

GUÉRISONS

Attribuées à l'intercession de NOTRE-DAME DE PITIÉ, à l'occasion de la Statue Miraculeuse, honorée à Montréal.

X.—GUÉRISON D'ADOLPHE BUTEAU, EN 1856.

Adolphe Buteau, né à Longueuil, actuellement âgé de 19 ans; fils d'Augustin Buteau et de Josephite Gélinau, a été guéri par l'intercession de Notre-Dame de Pitié, en 1856, ainsi qu'il va être dit dans cette déclaration.

Ce jeune homme, qui faisait ses études à l'École Supérieure des Frères du St-Viateur, à Longueuil, retourna chez ses parents, au mois de juillet 1854 pour y prendre le repos ordinaire des vacances. Peu exercé encore à manier la faux, il se mit à faucher dans un pré, par manière de délassement, et se fit avec cet instrument une large plaie sur le devant de la jambe gauche, immédiatement au-dessous du genou. Cette plaie extrêmement douloureuse, avait quatre pouces de long et pénétrait jusque dans l'os, notablement entaillé.

Le malade reçut longtemps les soins d'un Docteur en médecine, qui employa à plusieurs reprises la pierre infernale, dans l'espérance de guérir la plaie; mais le mal s'envenima toujours d'avantage. Les chairs qui environnaient la plaie avaient disparu dans un espace d'environ deux pouces; l'os était tout-à-fait à découvert; l'enflure de la jambe était même devenue si considérable, que le malade ne pouvait mettre son pantalon, et qu'il fallut le déceindre. Il se formaient environ tous les quinze jours, une suppuration abondante à la plaie, et dans cet intervalle, le malade endurait les douleurs les plus vives, qui lui ôtaient le sommeil. Enfin, le Docteur, voyant l'inutilité de son art pour guérir une si horrible plaie, pensait qu'on serait contraint d'en venir à l'amputation de la jambe, si on voulait sauver la vie au malade.

Adolphe Buteau était réduit à cette triste extrémité depuis environ dix-huit mois, lorsque quelques personnes qui le visitaient lui firent le récit de diverses guérisons, opérées par l'invocation de Notre-Dame de Pitié, à l'occasion de l'huile de la lampe, qui brûle devant la statue miraculeuse; et lui conseillèrent de demander de cette huile aux Sœurs de la Congrégation, dans l'espérance d'être guéri lui-même, par ce moyen. Adolphe agréa volontiers leur proposition, et pria ses parents de lui procurer de cette huile. Le jour du Jeudi Saint, 20 Mars 1856, sa mère se présenta pour cette fin chez les Sœurs de la Congrégation, à Montréal, qui lui en donnèrent une petite quantité.

De retour à Longueuil, elle commença immédiatement une neuvaine en l'honneur de Notre-Dame de Pitié, à laquelle toute sa famille prit part, spécialement le malade, qui, dès qu'il eut reçu l'huile, s'empressa d'en faire une première onction tout autour de sa plaie. C'était le 20 mars, il ne put répéter cette onction que deux ou trois jours, la quantité d'huile qu'on avait donnée à sa mère étant épuisée. Toutefois, sa guérison ne fut point retardée par ce déficit: on eut même dit que les Sœurs de la Congrégation, en me donnant à sa mère quelques gouttes d'huile, savaient en quelque pressentiment de la promptitude merveilleuse avec laquelle la guérison de son fils devait s'opérer; du moins, dès la première onction, la plaie commença à se fermer comme à vue d'œil. Le malade n'éprouva plus de douleur; l'inflammation cessa; de nouvelles chairs se formèrent; enfin, la guérison de la plaie s'opéra avec tant de

promptitude; que trois jours après, 23 mars, c'est-à-dire, le jour de Pâques, Adolphe Buteau marcha sans douleur, et se trouva parfaitement rétabli.

C'est pourquoi, la semaine de Pâques étant passée, il retourna au pensionnat le dimanche de la Quasimodo, pour y continuer ses études.

Ravi d'admiration, la famille demeura convaincue qu'une guérison si prompte ne pouvait être attribuée qu'à l'intervention de Notre-Dame de Pitié, et telle fut aussi la conviction d'Adolphe Buteau lui-même et d'un grand nombre d'autres personnes qui l'avaient vu dans son état précédent.

Quoiqu'il se soit écoulé près de cinq ans depuis sa guérison, il n'a éprouvé aucun retour de son ancien mal. Plus tard, entré à l'École Normale de Montréal, il y a passé une année sous la direction du Rév. Messire Verreau, pour s'y former au ministère de l'enseignement; et aujourd'hui il est à Bourbonnais, dans l'Etat des Illinois, où il a voulu, par motif de zèle, se dévouer à l'instruction de la jeunesse Canadienne de ce pays.

La présente déclaration a été faite par sa famille, le dix novembre 1860, et contresignée par plusieurs personnes témoins de la maladie et de la guérison; entr'autres de M. Goquet, notaire à Longueuil.

JR. GOQUET, MATHILDE BUTEAU,
VÉRONIQUE GOUSY, TOUSSAINT BUTEAU,
AUGUSTIN BUTEAU, père, JOSEPHITE GÉLINEAU,

ATTESTATION DE MME TRUTEAU, NÉE ADELAÏDE ROY.

"Moi, Adélaïde Roy, dite Portelance, certifie qu'Adolphe Buteau a été guéri par l'huile de Notre-Dame de Pitié, de la manière susdite.

"ADELAÏDE ROY."

ATTESTATION D'AUGUSTIN BUTEAU.

"Je, soussigné, Augustin Buteau, Sculpteur de Montréal, certifie qu'Adolphe Buteau, mon frère, a été guéri par l'intercession de Notre-Dame de Pitié, de la manière qui est rapportée dans la déclaration précédente.

"A Montréal, ce 12 Novembre 1860.

"AUGUSTIN BUTEAU, Sculpteur."

ATTESTATION D'ADOLPHE BUTEAU.

"Voici le récit de ma guérison. Au mois de juillet 1854, en m'essayant à faucher, j'eus le malheur de me passer la faux sur la jambe; et cet instrument me fit une telle incision, que j'ai passé dix-huit mois avec une horrible plaie, que rien ne pouvait guérir. J'employai un grand nombre de remèdes; mais ils ont tous été inutiles; ou plutôt, loin de guérir la plaie, ils ne faisaient que l'augmenter davantage.

"Ne pouvant me guérir par aucun remède, je résolus d'envoyer mes parents chercher de l'huile qui brûle devant la statue de Notre-Dame de Pitié, ainsi que me l'avaient conseillé quelques personnes. J'obtins ma plaie trois ou quatre fois avec cette huile; et j'obtins tout de suite ma guérison: c'est-à-dire au bout de trois jours, je fus complètement guéri. J'ai donc été guéri d'une manière miraculeuse par Notre-Dame de Pitié; et je remercie cette bonne mère de son intercession toute puissante au près de Dieu; car je crois bien que je n'aurais jamais été guéri sans son secours.

"Bourbonnais Grove, State of Illinois, nov. 1860.

"ADOLPHE BUTEAU."

TABLE GENERALE

PAR

ORDRE ALPHABETIQUE.

A	PAGE.		PAGE.	C	PAGE.	
<i>Abeille</i> , journal (P ^e)	176	Bazar pour le Cabinet de Lecture	5, 20, 32, 36	Bytown	158, 327	
Abus du Talent, par M. Sempé	105	Beaubien, Prés. de la St. J.-Bte	20, 67	Cabinet de Lecture, Inauguration	le 17 janvier 1960	19
Acadie ou Nouvelle-Ecosse	110	— élève du Coll. de Mont.	24	— Discours de Messire Granet, Sup. du Séminaire		36
Sept groupes français	339	Beaubien, Mme, née de Sabrevoys de Bleury, sa mort	131	— Discours du R. P. Vignon, Sup. des Jésuites		37
Administration Romaine, par le Baron Taylor	162	Beaudry, Messire Herc., sur la Liberté et la Religion	275, 291	— Discours du R. P. Aubert, Sup. des Oblats		41
Adieu au Collège, par Ch. Bacon, élève du Collège Ste. Anne	377	— Mlle., élève de la Congrégation de N.-D.	29	— Discours de l'hon. P. O. Chauveau, Surint. de l'Ed.		51
Adresse à Mgr. LaRocqué par les citoyens de Montréal	266	Beaudry, Ubalde	35	— Discours de l'hon. T. J. J. Papineau		41
— à Mgr. LaRocqué par M. Laframboise, maire de St. Hyacinthe	267	Beauharnais Hortense de, mère de Napoléon III, Anecdote	132	— Discours de l'hon. A. A. Dorion		43
— à Pie IX par les citoyens de Montréal	67	Beaujeu, l'hon. Saveuse de	28, 67, 336	— Discours de C. S. Cherrier, Conseil de la Reine		38
— Pie IX par les élèves de St. Hyacinthe	75	Beaupréan, une Visite à	314	— Discours de D. H. Sénécal, Prés. du Cercle Litt.		42
— au Prince de Galles par les Dames Ursulines	265	Bédard, l'hon. Pierre	39	— Ouverture des Lectures, le 23 octobre 1860		324
— au Prince de Galles par les Evêq. Cath. du Canada	259	Bédini, Mgr.	51, 67, 75	— Disc. de S. Cherrier, C.R.		324
— au Prince de Galles par S. Rodier, maire de Mont.	266	Bélanger, curé de Sommerset, martyr de la Colonisation	181	— Lecture de M. Rameau, la Race française en Amér.		325
— au Prince de Galles, par Messire Taschéreau, Direct. de l'Université Laval	287	Belcourt, missionn. à l'île St. Jean	329	— L'hon. P. O. Chauveau, Surint. de l'Ed. Publ.		325
<i>Aimant</i> , Etudes de Guilh. Gilbert	309	Belle, Achille	26	<i>passim</i>	140, 243, 369	
Allard, élève du Coll. de Montréal, plaide pour l'âge mûr	25	Bellefeuille, de, Mariages Gland	35	Cahill, le Docteur, aux Etats-Unis et à Montréal		19
Alypius se passionne pour les théâtres	207	Bellemare, R.	35, 67	Caisse, Théo., élève de l'Assomption, sur le Printemps		190
<i>Ambre jaune</i> , Propriétés de l'	308	Benoit, Francis, sur Marie Stuart	160, 212, 228	Cambronne, le Général, beau Trait sur la boisson forte		302
Ambroise (St.), son amour pour les Esclaves	292	Bernard de Menthon, Lég. de St.	134	Campan, Mme., belle réponse à Napoléon Ier		109
Amérique du Nord, Religion Cath.	19	Béze, aveu sur ce qui le retenait dans la Réforme	57	Canada, Etudes par Chs. Dupin		205
Animalcules, histoire et mult. des	175	Bibaud, M.	26	Canrobert, démission volontaire à Sébastopol		302
Apologue—Démosthènes, Ménénus, Patru	13	Bible, le Livre par excellence	209	<i>Cantate</i> de M. Gust. Smith, organ.		224
Apostolat de la femme chrétienne pour la vérité	77	Bibliothèque du Cabinet de Lecture	47, 202, 240, 243	Caron, Sœur Grise, part pour l'île-à-la-Crosse		173
— pour la vertu et le bien	126	— de l'Institut-C.-F.	47	Cartier, l'hon. Guo. sur le Temporel des Papes		85, 227
— pour la charité	142	Billaudelle, Rév. Messire	252	Cartier, Jacques		110, 169
Appel contre les Théâtres	192, 208	Billion, Prêtre de St. Sulpice, sur l'Electricité	305, 307, 362	— belles parol. à François Ier		171
Archiconfrérie de N.-D. des V.	162, 226	Blanchet, Archev. d'Orégon	158	Castelfidardo, Bataille de		305, 356
Arcs de Triomphe à Montréal	243	Blanchet, J. G., élève de Nicolet, Influence du Christianisme sur les Sociétés	310	Castor, le, Poésie de Delille		272
Art de la Conversation	296	Boissons Fortes, Effets épouvantables des	56, 288, 333	Caughnawaga (Sault St. Louis), une Visite à		293
<i>Art et la Morale</i>	178	Bon Pasteur, les Sœurs du	159	Cauvin, le R. P. Oblat		293
<i>Artiste</i> , journal P ^e	146	Bonaparte, l'Abbé, don à Pie IX	147	Cercle Littéraire		5, 20, 37, 42, 48, 95
Aubert, Sup. des Oblats à Marseilles, sa mort	64	Boucher, Adél., Société Ste. Cécile	46	Cérémonie Funèbre à Montréal, pour les volontaires cathol. morts à Castelfidardo		353
— Sup. des Oblats à Mont.	20, 114	— Visite à Caughnawaga	293	Chabot, l'hon. Juge, petite Notice		176
— Discours d'inaug. du Cabinet de Lecture	41	Boucher, Cyrille	161	Chamounix, en Savoie, Anecdote		133
— Voyage à la Rivière-R.	147, 165	— Sœur Grise, part pour l'île-à-la-Crosse	164, 173	— débarque en Canada		169
Auclair Elie, élève de Ste. Thérèse, Essai sur la vie de Napoléon Ier	188	Boucher de la Bruère, sur la Colonisation	160, 168, 181	Chapelle de N.-D. de Pitié		173, 194
Audet, Elie, él. du Col. de Mont., Ad. à Mgr. Pinsonnault	185	Bourassa, Nap.	20, 34, 35, 38, 64	— sa Consécration		240
Autorité en Philosophie, par Messire Granet	52	Bourget, Evêque de Montréal	20, 67, 134	— Description de cette Consécration		250
Aveu d'un Philosophe, ou la Croix	281	— Hymne à Mgr.	47	Charbonnel, Evêque de Toronto		3, 4, 181
		— Discours d'inaugurat. du Cabinet de Lecture	48	Charité ingénieuse d'une Reine		125
		— Instruction Pastorale sur les événements d'Italie	97	Charles X, Parrain improvisé		368
		— condamne les Théâtres	231	Charlevoix, Jésuite		293
		— consacre la Chapelle de N.-D. de Pitié	250	Châteaubriand et le Cardinal Fesh.		330
		— Avis pour la Réception du Prince	261	— sur les Esclaves		291
		Bourgeois, la Sœur	94, 250, 254	Chatillon, Prof. de Musique à Ste. Thérèse		188
		Bouthillier, sur la Colonisation	183, 184	Chauveau, l'hon. P. O.		26, 41, 67
		Braunais, Maître de Musique	218			
		Brassier, Sup. du Sém. de Mont.	41			
		Brault, Al., élève du Coll. de Montréal, à Mgr. Pinsonnault	186			
		Broc, la Baronne de, sa mort trag.	133			
		Bulle, chasse du, Anecdote	167			
		Bulgarie, redevient catholique	854			

	PAGE.
Chauveau, l'hon. P. O. Discours d'inaugur. du Cab. de Lect. sur le Temp. des Pap. à M. Rameau.	51 87, 117 325
Cherrier, C. S., C. R. Discours d'inaugur. du Cabinet de Lecture le Temp. des Pap. à M. Rameau.	20, 67, 369 38 102, 117, 146 324
Chicoutimi, accroissement de la race française dans ce Cte.	184
Chine	2, 114, 354
Christianisme, Influence sur les Sociétés, par M. Blanchet.	310
Chronique de la Quinzaine, 1er Janvier 1860. — Propagation de la Foi. — Mgr. de Charbonnel. — Extrait d'une lettre des Conseils centraux à Pie IX. — Pont Victoria. — Fête de Noël à Montréal. — Souhaits de bonne année.	1.
15 Janvier. — Succès des Espagnols dans le Maroc. — Espérances des amis du St.-Siège. — Mort édifiante de M. Lenormand. — Les bonnes œuvres du Maréchal Vaillant. — Les accroissements de l'Eglise Catholique en Amérique. — Le Dr. Cahill à New-York et le Dr. Ives à Montréal.	17.
1er Février. — Le Pape et le Congrès. — Mgr. Dupanloup. — Déclaration du Gouvernement Français. — Succès dans le Maroc. — Malheur de la Pologne et de la Suède. — Une belle Séance à la Salle de Lecture. — Un portrait du temps.	32.
15 Février. — Une triste défection. — Les brochures nouvelles. — La deuxième lettre de Mgr. Dupanloup. — Succès en Orient et au Maroc. — Henri VIII et les journaux Anglais. — Manifestation catholique pour le Souverain Pontife. — Séance musicale au Cabinet de Lecture Paroissial. — <i>Les Lettres de Change</i> , par M. Désiré Girouard.	49.
1er Mars. — Les sympathies pour le Souverain Pontife. — Noble conduite des Evêques et unanimité des fidèles. — Conséquences actuelles de ces démonstrations. — Louis Veillot et <i>l'Unité</i> . — Le P. Lacordaire à l'Académie Française. — Mouvement vers le bien et réaction. — Offrande des Dames Parisiennes à Pie IX. — Les réunions catholiques à N.-D. et à St.-Patrick. — Adresse au St.-Père.	65.
15 Mars. — Lettre de Mgr. Dupanloup. — Observations de Mgr. de Brogie sur la situation. — Manifestations à Toronto, à Montréal et à Québec. — La grande retraite à la Paroisse et à St.-Patrick. — Une Mort chrétienne, Mme veuve Désautels.	81.
1er Avril. — Discours du Souverain Pontife. — Instruction pastorale de Mgr. de Montréal. — Vaines menaces des ennemis de l'Eglise. — Hésitations de la politique.	97.
15 Avril. — Rome et Londres. — Italie, Chine et Maroc. — Les grands exemples de nos jours. — Le Sénat de Paris. — Mgr. Dupanloup. — Lecture du R. P. Aubert sur son voyage à la Rivière-Rouge. — Bénédiction des petits enfants à l'Eglise paroissiale par Mgr. Bourget.	113.
1er Mai. — Mois de Marie. — Communion des hommes à Notre-Dame de Paris. — Le général Lamoricière. — Le Sénat. — Morts édifiantes, l'hon. Juge Guy; Mme Beaubien, née de Sabrevois-de-Bleury. — Mgr. l'Archevêque de Québec et Mgr. l'Evêque de Montréal.	129.
15 Mai. — Obsèques de Mgr. Prince, Evêque de St.-Hyacinthe. — Vie de Mlle Jeanne Le Ber, par M. Faillon. — Brochure de M. Cherrier, C. R., sur le temporel des Papes. — <i>L'Artiste</i> , nouveau journal. — La première communion à Notre-Dame et à St.-Patrice. — Lamoricière à Rome. — L'abbé Bonaparte. — La Duchesse de Parme.	145.
1er Juin. — De l'Administration Romaine. — M. Villemain. — M. St.-Marc-Girardin. — M. Sauzet. — Témoignage de M. le Baron Taylor sur le temporel des Papes. — M. Viannay, Curé d'Ars, et M. Desgouttes, curé de Notre-Dame des Victoires, à Paris. — La Fête-Dieu.	161.

	PAGE.
15 juin. — <i>Revue des Deux-Mondes</i> et M. Dupin. — Mgr. Dupanloup à St.-Roch. — M. de Pontmartin et M. de Ste.-Beuve, la morale et l'art.	177.
1er Juillet. — Une solitude au milieu de la ville. — Les examens au Pensionnat de la Congrégation. — Les nouvelles d'Italie. — Le sort à venir des révolutionnaires. — Le peuple et l'armée en Italie.	193.
15 Juillet. — Le livre par excellence, la Bible. — Mgr. Mathieu et M. Dupin. — La situation en Europe et en Italie. — Avenir et contradictions des ennemis du St.-Siège.	209.
1er Août. — Inquiétudes présentes. — La destinée des grands hommes. — Nouvelles d'Italie. — Les miracles du XIXe siècle. — Les distributions des Prix. — Le progrès et la moralisation. — M. Rameau au Canada.	225.
15 Août. — Le mont Liban. — L'armée Française partant pour la Syrie. — Nouvelles d'Italie. — L'emprunt Romain. — Allez au Cabinet de Lecture lire la vie du P. de Ravignan. — Les nouveaux martyrs de la Compagnie de Jésus. — La statue colossale de Notre-Dame du Puy. — Le Prince de Galles au Canada.	241.
1er Septembre. — Une nouvelle Croisade. — <i>Le Journal de Dublin</i> . — Nouvelles de Naples. — Visite du Prince de Galles au Canada, son entrée à Québec. — Arrivée du Prince à Montréal. — Départ de Mgr. La Roche pour le Diocèse de St.-Hyacinthe. — Avis de Mgr. de Montréal pour la réception du Prince.	257.
15 Septembre. — Tableau de la Syrie; nouvelles de ce pays et débarquement des troupes Françaises. — Evénements de Naples. — Défection de l'armée Napolitaine. — Voyage du Prince de Galles. — Son accueil dans le Bas et Haut-Canada.	273.
1er Octobre. — Afflictions et espérances de l'Eglise. — Joseph de Maistre. — Nouvelles d'Italie. — M. Rameau à Montréal. — Le Cabinet de Lecture.	289.
15 Octobre. — La bataille de Castelfidardo. — Honte des vainqueurs et gloire des vaincus. — Dégradation de l'opinion publique. — <i>Le Correspondant</i> et les derniers événements. — M. Cochin et M. de Falloux. — Biographie du général Pimodan. — <i>Un testament</i> , poésie de M. Louis Veillot. — Napoléon Ier et le Souverain Pontife.	305.
1er Novembre. — La révolution et le St.-Siège. — Mandement de Mgr. de Nantes. — Réaction du parti libéral. — <i>La Revue des Deux-Mondes</i> . — Le mois de Novembre. — <i>Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur</i> , par Lamenais.	321.
15 Novembre. — Triomphe du mal, l'insamie des hommes et des moyens qu'il emploie. — La honte qui l'attend. — Démonstrations énergiques de plusieurs Evêques. — Mgr. Gerbet. — Mgr. Dupanloup. — Les catholiques éminents, M. de Falloux, M. Cochin, M. de Montalembert.	337.
1er Décembre. — Cérémonie funèbre du 25 Novembre pour les volontaires catholiques de Castelfidardo. — <i>Le Dies iræ</i> de Mozart. — Le discours de Messire Desaulniers. — La Chine, la Syrie, la Bulgarie. — Séance au Cabinet Paroissial, Messire Giband, M. Paul Stevens, M. Rameau. — Décès de Messire Pilon, Chanoine de Montréal.	353.
Claver, Jésuite, son dévouement pour les Esclaves.	265
Clémence-Marie, Mme.	233, 287, 298
Collège de l'Assomption.	121, 122, 141, 365.
Collège de Montréal.	23, 24, 26
— Visite de Mgr. Pinsonnault.	185
— un Jour de Congé à la Mont.	199
Collège de Nicolet.	9, 156, 157, 310
— de St. Hyacinthe.	10, 75, 145, 157
— de Ste. Anne de la Pocat.	377
— de Ste. Marie, à Montréal.	26, 124, 138.
— de Ste. Thérèse.	184, 187, 188, 189

	PAGE.
Colonisation du Canada, par M. Boucher de la Bruère.	160, 168, 181
— par M. S. Drapeau.	170, 182, 185
Comédiens et Comédiennes, horreur de Rome payenne pour cette profession.	206
— les Esclaves seuls pouvaient l'être.	206
— regardés comme la lie du peuple en Chine.	206
Comédiennes et Prostituées, presqu'equ synonyme en Europe.	207
— voir Théâtres.	
Comité de Construction du Cabinet de Lecture.	35, 36
Comment les Ramoneurs deviennent millionnaires.	62
Communion, première à Montréal.	147
— des hommes à N.-D. de Par.	130
Congrégation de N.-D. de Montréal.	5, 20, 32, 193, 212, 213
— à Kingston.	157
— aux Trois-Pistoles.	348
— Description d'une Fête à la.	28
— Examen à la.	218
Considérations sur l'Agriculture Canadienne.	176
Corail, son origine.	174
Costume des Femmes à la Riv. R. — Acadiennes.	167 343
Coup-d'œil sur l'état des Empires modernes.	179
Couronne de Pervenche, ou la Comtesse de Vendôme.	281
<i>Courrier du Canada</i> .	208
Coursolles.	20, 36
Craig, fabricant de Pianos.	21
Croix, la, ou Aveu d'un Philosophe.	281

D

Dansereau, A., élève de l'Assomption, Temporel des Papes.	141
Dauphin, de France, beau Trait.	126
Délicatesse et Probité unies à la Misère.	31
Denis, Prêtre de St. Sulpice, Canada conservé par la Foi.	93
Désaulniers, anc. Sup. de St. Hyacinthe, Discours sur les Martyrs de Castelfidardo.	354
Desbarats, Geo., sur l'Esclavage.	244, 261.
Désintéressement de Murillo, célèbre Peintre.	224
Deux Maçons, ou Probité et le vice contraire.	282
Dévouement pour ses Parents, ou Tabatière d'Or.	336
Diocèses et Vicariats Apostoliques dans la Catholicité.	164
Discussion, auquel des trois âges, la jeunesse, l'âge mûr, ou la vieillesse, doit-on donner la préférence? Discutants MM. Prunevault, Allard, Lefebvre. — Juge, M. Hébert, (Collège de Montréal).	24
Don à Pie IX par la Duchesse de Parme.	147
— par les Dames parisiennes.	66
— par M. Guizot, Protest.	161, 164
— par les Lyonnais.	147
— par la ville de Québec.	164
Dons au Cabinet de Lecture.	320
Dorion, l'hon. A. A., Discours d'inaugur. du Cab. de Lecture.	28, 43
Drapeau, Stan., Colonis.	170, 182, 185
Drummond, l'hon.	28
Drummond, Mlle., élève de Maria-Villa.	29, 219
Dubé, T. médecin aux Trois-Pistoles.	248
Ducharme, fondateur du Collège Ste. Thérèse.	187

N	PAGE.
Napoléon Ier, Essai de sa vie, par M. Auclair, de Ste. Thérèse et le Cardinal Maury	188
— et Mme. Campan	307
— et M. Emery, Sup. Gén. de St. Sulpice	109
— de St. Sulpice	82
— et Pie VI et Pie VII	85, 119
— récompense la ponctual.	223
— sans argent pour payer son déjeuner	29
— sur le Temporel des Papes	82, 100, 103, 104, 119
Napoléon III.	49, 122
— Episode d'un voyage à Lyon	304
Nautille, histoire de ce reptile marin	175
Nicolet, Séminaire de	9, 156, 157, 310
Notice biogr. de Mes. L. Gingras	112
— de Messire Venant Pilon	351
— de Mgr. Plessis	156
— du Juge Chabot	176
— de Ch. Lenormand	18
Notre-Dame de Bonsecours et sa Statue	255
— de Pitié	317
— des Victoires à Paris	226
Novembre, ou les Morts, par Lamenais	323
O	
Œil du Maître, (P)	281
Œuvre des Bons Livres	15
— Historique de cette Œuvre	23
— Indulgences attachées à P.	22
— Répons. à quelques object.	45, 58
O'Hara soutient une Thèse au Col. Ste. Marie	26
Oiseaux, histoire des	219
Oraison Funèbre de Mlle. LeBer.	172
— de Mgr. Plessis, par M. Rimbault	5
— des victimes de Castelfidardo, par Mgr. Dupanloup	346, 356
Ordinations et Mutations	5, 165
Ordre, P, sur la Bibliothèque Par.	202
— passim	203, 218, 355, 378
Orgue de Notre-Dame à Montréal	163
Orgueil, jamais d'	234
Ottawa, Bassin de P.	328
Oubli de soi-même pour secourir les autres.	222
Ouimet, Gédéon, M. P. P., Discours en faveur du Pape	104
P	
Painchaud, Ch. Fr., fondateur du Collège Ste. Anne	378
Papauté et la Société, par M. Goodwin, du Col. de Mont.	24
Pape, ne touchez pas au	27
— Questions sur le, par Mgr. de Ségur	98, 115
Papineau, Pancien	39
— Phon. L. J.	20, 41
Patriotisme, par M. Rameau	355, 372
Pèlerinage, ou Consécration de N.-D. de Pitié	250
Pélicier prend le commandement de l'armée à Sébastopol	303
Pensée de Pascal	208
Perle de plus dans l'Eglise	230
— sa formation	174
Péroraison du <i>Traité contre les Spectacles</i> , par Tertulien	223
Perrin, Mlle., élève de la Cong.	29, 219
Petite Vérole, ses ravages parmi les Assiniboïnes	151
Peuple Canadien, sa vocation	195
Phosphore, inventé par Kunkel	362

	PAGE.
Pie IX aux Prédicateurs de Rome	97
— Bref à Mgr. Baillargeon	265
— Encyclique sur les affaires d'Italie	68
— et la jeune Esclave	355
— et les ambassadeurs du roi d'Abyssinie	231
— passim	118
Pilon, Venant, Chan. de Montréal, sa mort	355
Pimodan, le Général	306, 322, 350, 360
Pinsonnault, Mgr., une visite au Collège de Montréal	165
Plessis, Mgr., Oraison funèbre, par M. Rimbault	5
— envoi des Missionnaires à la Rivière Rouge	166
POÉSIE:—Adresse à la jeun. canadienne par Mes. P. Denis	95
— An, 1er jour de P, par Hébrard	-1
— Au Cabinet de Lecture, par M. Sempé	48
— Bonté, les fruits de la	160
— Canada conservé par la Foi, par Mess. Paul Denis	93
— Castor, le, par Delisle	272
— Charité, chanté à la Congrégation de N.-D.	29
— Enigme sur le mot <i>pelote</i>	304
— Femme, la, par Hébrard	32
— Fête-Dieu	163
— Hymne à Mgr. Bourget, par D. P.	47
— Hymne à Pie IX	47
— à Pie IX, par Z. Mayrand, élève de l'Assomption	365
— Laitière et le Pot au Lait, par Lafontaine	14
— Maximes	48
— Mois de Marie, par Turquety	130
— Noël, le Présent de, par Violeau	9
— Petit Frère, le	320
— Promenade de Fénelon, par Andrieux	296
— Rêve d'un enfant, par M. Layet	63
— Singe qui montre la Lanterne magique, par Florian	14
— Sonnet sur la mort de N. S., par Corneille	112
— Testament, un, par Ls. Venillot	307
— Trois Souhaits, les, Conte, par Paul Stevens	365
Poissons, histoire des	174, 203, 204
Polype, histoire de cet Insecte marin	175
Pominville, Président de l'Institut Canadien-Français	20, 67
Pont Victoria	3
Pourpre, son origine	174
Prince de Galles	227, 243, 258, 259, 260, 265, 266, 275
Prince, premier Ev. de St. Hyac.	75, 131
— ses Obsèques	145
— sa Biographie	156
Printemps, description par Thép. Caisse, de l'Assomption	190
Progrès du Catholicisme dans l'Amérique du Nord	19
— et Moralisation	227
Propagation de la Foi	2
— sa fondation à Lyon par une femme du peuple	78
— des Bons Livres	15
Protestantisme, Epigramme de Régnier sur le	80
— Inconséquences du	27, 79

	PAGE.
Protestants; Kayser, Lavater, Luther, apologistes de la religion catholique	14, 126
— et les Images	27
— jugés par l'Encyclopédie du XVIIe siècle	80
— jugés par J. J. Rouss.	80
— quels sont les catholiques qui se font protest.	80
Provencher, V.-G. à la R. Rouge	166
Prunevault, Collège de Montréal, plaide pour la jeunesse	24
Puibusque, de, au Sault St. Louis	295
R	
Rabbin, apologiste de la religion catholique	44
Race française en Amérique, par M. Rameau	325, 339
— compte cinq formations principales en Amérique	342
— en Canada, Observations de M. Coquille	205
Racine, Louis, <i>Souvenirs Historiq.</i>	35
Rimbault, Sup. de Nicolet, Panegyrique de Mgr. Plessis	5
Rameau	227, 291, 355
— la Race française en Am.	325, 339
— Patriotisme	355, 372
Ravignan, Jésuite, et le Maréchal St. Arnaud	216
— annonce à Mme St. Arnaud la mort de son mari	218
Recette pour apaiser les natures sauvages	237
Reliques, culte des	79, 96
Renaud, Phon. Louis	67
Respect au malheur	235
Reygnaud, Mlle., élève de la Congrégation	28, 29, 219
Ricard, A., Secrétaire de l'Institut Canadien-Français	47
Richelieu, organisateur du Canada	205
Richman, foudroyé dans son Cabinet de Physique	309
Roberval, part pour le Canada avec 200 colons	169
Robidoux, du Collège de Montréal, <i>Congé à la Montagne</i>	199
Rodier, C. S., maire de Montréal, Adresse au Prince de Galles	266
Romans, Diderot en inspire l'horreur à sa fille	21
— Lettre de Jules Janin, Romancier	107
— tristes effets des	106
Rome et Londres, par Margotti	113, 161
Rose, Anecdote sur la <i>Bailléc</i> aux Roses	238
— à Pompon	204
— beauté de la	112
— blanche	205
— chez les anciens	143
— chez les modernes	155
— Légende poétique de la	221
— Poétique de la	239
— Propriété de la	272
Rossi	86, 119
Rousseau, J. J., c'est le cœur gâté qui gâte l'esprit	57
— sur les mauvais Livres	21
— sur les Protestants	80
Routhier, O. élève de Ste. Thérèse	189
Rouville, de	170, 294
Roux, curé des Cédres, sur la Savoie	131
— Sup. du Sém. de St. Sulpice	41
Roy, Léon, curé des T., Pistoles	248

